

qu'un accident quelconque avait détachés de la côte, et chaque homme put voir de ses propres yeux, toucher de ses propres mains, la cause de l'hallucination dont il venait d'être victime.

La *Créole* remit aussitôt en route, et ce sentiment du merveilleux, si fortement excité chez son équipage depuis quelques jours ne tarda pas à s'affaiblir. Armand seul resta vivement frappé. A tort ou à raison, il voyait dans cette incompréhensible erreur de cinq cents hommes, moins le résultat d'un effet de mirage singulier, que cette conscience vague d'un malheur accompli, quel qu'il soit, qui s'empare des masses et ne les égare qu'en apparence, en éveillant leurs instincts superstitieux.

II

A peine arrivé en France, Armand se rendit à Paris, au ministère. On avait reçu des lettres de tous les consuls, mais aucun ne donnait des nouvelles de l'*Argus*. Seul, le consul de Guayaquil répétait ce qu'il avait écrit au contre-amiral de Séry. Quant au capitaine du *Vigilant*, malgré tous ses efforts, il n'avait recueilli aucun indice. Le ministre reçut Armand avec bienveillance et lui proposa de l'embarquer à bord d'un bâtiment qui armait à Brest, et qui avait pour mission spéciale d'exploiter les moindres ports de la côte occidentale d'Amérique. Armand remercia le ministre et lui demanda quelques jours pour se décider. Il réfléchissait, en effet, à tout ce qu'aurait de douloureux sa position sur un navire qu'il ne commanderait pas, et dont il ne pourrait diriger à son gré les recherches. Comprenant que, pour ne pas s'user dans les chagrins et les contrariétés, il devait pouvoir agir sans contrôle et avec une complète indépendance, il résolut d'employer la fortune personnelle qu'il avait héritée de sa mère, deux cent cinquante mille francs environ, à acheter un bâtiment avec lequel il partirait lui-même. Il retourna trouver le ministre et lui soumit son projet. Le ministre l'approuva et lui donna un congé de trois ans. Immédiatement Armand réalisa ses capitaux et partit pour Bordeaux, où il fit l'acquisition d'une grande goélette de cent cinquante tonneaux, admirablement construite, et qui venait d'être lancée. Elle était assez forte pour porter six légères pièces de canon, car il voulait prévoir tous les hasards de la lointaine et aventureuse navigation qu'il allait tenter. Il la fit armer et mâter avec des soins infinis, et forma son équipage d'une trentaine d'hommes les plus vigoureux et les meilleurs matelots qu'il put rencontrer. Quelques-uns avaient navigué avec lui, et étaient heureux de servir sous ses ordres. Il prit pour second un ancien volontaire qu'il avait connu autrefois, et qui était devenu capitaine au long cours. Ce brave homme, qui joignait une rare douceur à une grande énergie et à une parfaite entente de son métier, s'appelait Ledru. Au bout de deux mois, et après s'être assuré en écrivant à Paris, que l'on avait encore reçu aucune nouvelle du brick, Armand quitta Bordeaux et fit voile pour l'Amérique.

Quand il fut à la mer, Armand eût un peu de répit au chagrin profond qu'il avait ressenti jusqu'alors, et auquel s'étaient mêlées de si terribles incertitudes,

Tout ce qui lui était humainement possible de faire pour retrouver son père et sa fiancée, il allait le tenter, et il jouit d'abord de ce calme sombre et résigné que donne une détermination prise. Néanmoins il pensait sans cesse à l'explicable disparition du brick, et cherchait ainsi, dans une réflexion obstinée, quelque lueur qui le guidât. Moins que jamais il croyait à un naufrage. C'est un événement tellement rare, qu'un brick de guerre, armé de cent hommes, disparaisse sans laisser de traces. Puisque la mer avait poussé vers le rivage le tableau de l'*Argus*, d'autres épaves auraient dû également s'y échouer. Et pourtant l'on n'avait trouvé que ce seul débris. Ce grand bâtiment marchand qui relâchait sur la côte pendant quelques heures, à point nommé, moins pour annoncer un désastre que pour le prédire, le préoccupait aussi d'une manière étrange. Cependant si l'*Argus* n'avait pas fait naufrage, il fallait admettre, ce qui était presque insensé, qu'il avait été enlevé. Un bâtiment n'est enlevé que par son équipage, soit que cet équipage se révolte pour son propre compte ou pour le compte d'un officier. Or quelle raison l'équipage de l'*Argus* aurait-il eu de se révolter ? Le commandant était aimé de tous, et la campagne allait bientôt finir. D'un autre côté, quel motif aurait pu déterminer un officier à fomenter une insurrection ? Là, Armand frémissait. Il songeait que miss Luey était à bord, et qu'une folle passion repoussée avait pu être la cause de tous les crimes. Mais en supposant qu'un officier eût cherché à soulever l'équipage, — et il n'en était pas un seul sur qui ses soupçons pussent planer, — cet officier n'aurait pas réussi. Armand retombait dans ses perplexités. Pendant les longues journées des tropiques, quand les vents alisés le poussaient vers le sud, il se demandait parfois où pouvaient se trouver à la même heure les êtres qu'il aimait tant. Par instants, il les voyait échappés au naufrage de l'*Argus*, et voguant, sur un radeau, au milieu des solitudes de l'océan Pacifique, exposés à toutes les horreurs de la faim et de la soif. Dans d'autres moments, quand sa pensée prenait un autre cours, il les apercevait dans une scène de tumulte et de sang. Miss Stanby échevelée poussait des cris de détresse, pendant que sir William et le commandant Dormond tombaient frappés en voulant le défendre. Ces images lugubres, qui se présentaient souvent à son esprit, le faisaient passer tour à tour du découragement au désespoir. Cependant lorsque le vent fraîchissait et que la goélette filait en s'inclinant sur les flots, aussi rapidement qu'un alicyon qui les eût effleurés de son aile, Armand reprenait quelque espérance. Avant peu il pourrait agir et se guider sur des indices réels au lieu de se laisser égarer par les rêves de son imagination. Il fumait alors en causant avec le capitaine Ledru, dont les longues histoires lui apportaient quelque distraction. Il regardait complaisamment ses matelots, qui étaient heureux à bord et qui avaient pour lui une respectueuse affection. Ils savaient quel était le but de leur voyage et s'y intéressaient. C'est ainsi qu'au milieu de beaucoup de peines et de quelques consolations, Armand faisait ce rude apprentissage de la vie, qui peut se résumer en deux mots, — la patience et le temps.

La goélette relâcha quelques jours seulement à